

Éric Pistouley

Les pauvres de Madrid

Contes écrits debout dans la rue

mars 2011

Histoire de doña Ana, et d'une chapelle

Doña Ana voyait depuis une semaine un homme se pencher dans le bac où les autres jettent leurs vieux papiers. Il disparaissait jusqu'au milieu du dos. On n'y trouve pas que du papier. Comme ce mardi où il a retiré un sac de femme.

L'homme, assez jeune, avait des chaussures en bon état et un pantalon encore propre. Abritée par le reflet de la vitre, doña Ana l'observa démonter le sac et glisser dans son caddie à commissions ce qui pouvait avoir de la valeur : les anses et le fermoir aimanté. Le soir même, elle traversa l'avenue et jeta dans le bac un beau sac qu'elle avait porté du vivant de son premier mari. C'était un authentique *Kelly*, à peine râpé dessous, c'est tout.

Le lendemain, il, le même homme, le trouva mais ne le défit point. Il le glissa dans le caddie et partit en se retournant plusieurs fois.

Au bout de quelques jours, c'était devenu une habitude : doña Ana attendait de voir, – unique consolation à sa vieille existence –, l'air ahuri de l'homme au moment où, d'un fatras d'anciens annuaires et de boîtes à chaussures écrasées, il retirait le sac qu'elle avait jeté quelques heures plus tôt. Un reste d'éducation, pensait-elle, l'empêchait d'ouvrir celui-ci au milieu de la voie publique, et cela la touchait beaucoup.

Après cinquante-quatre sacs – elle n'en garda qu'un pour elle –, soit un peu plus d'un mois et demi, il lui fallut en acheter de nouveaux. De son côté l'homme ne montrait plus cet air ahuri. Il approchait désormais avec un air de respect. Il surveillait cependant derrière lui comme un renard. Parfois aussi il regardait le ciel. Ces attitudes continuaient d'émouvoir doña Ana au point de la faire pleurer. Il passait maintenant à des heures où l'on quitte son travail. Tout chez lui s'était amélioré, on voyait qu'il mangeait à sa faim. Même sans caddie, il continua à venir.

Cette fidélité, qu'est-ce que ça lui plaisait ! Et elle consacra le restant de sa fortune à des sacs magnifiques avec, si l'inspiration y était, quelque bijou muni de son certificat, le nom de l'acheteur laissé en blanc.

L'homme avait créé une entreprise et gagnait déjà beaucoup d'argent. Inquiet quant à l'origine énigmatique de sa fortune, il s'en ouvrit à un frère capucin. Le frère constata la vérité de ses propos en l'accompagnant au conteneur à papier. C'était amusant de voir

cet homme d'affaires en complet veston s'engouffrer dans la gueule sale. « *C'est un signe de Dieu* », lui dit le frère.

Or, celui-ci cherchait depuis longtemps un mécène pour un projet d'hospice. Il n'eut aucune peine à convaincre le nouveau riche d'en financer la construction.

Doña Ana était morte entre-temps. Ils acquirent la propriété que ses héritiers, surpris et amers du peu de liquidités, vendirent au plus vite.

On commença par démolir la maison. Pendant que la façade tombait, l'homme montra du doigt la fenêtre, celle qui donnait sur le conteneur, et d'où il avait naguère eu l'impression que quelqu'un le regardait fouiller dans les ordures. Le moine lui dit que c'est à cet endroit précis que s'élèverait la chapelle de l'institution.

Le mécène eut une pensée, quelque chose d'émouvant qu'il n'entendait pas et il se mit à remercier Dieu, histoire de ne pas pleurer.



La fin des années de pèlerinage

Il fallait que le manteau tienne. Plus longtemps que le cœur ! L'histoire de Madda était simple et compliquée : sa grande maison aux armoires vides lui avait été retirée. L'argent de la gazinière, qui ne faisait pas partie de l'inventaire, avait servi à acheter le caddie qui la suivait partout.

Madda aimait toujours autant les concerts romantiques et à chaque soirée gratuite – *Piano sacré de Liszt* ce soir-là – elle arrivait à l'*Ateneo* suffisamment en avance afin d'être placée au premier rang à gauche. Ces places au pied de la scène sont peu recherchées car le public est forcé de lever la tête. Ainsi personne ne risquerait de s'attarder sur son col effiloché et son gilet à trous. Le chapeau, ça allait encore. À une ancienne connaissance qui n'avait pu l'éviter en quittant les toilettes du bar : « *Hé, ce ne sont plus mes rides qui font impression désormais !* ». Il est vrai que la peau de ses poignets avait gardé sa lisse douceur.

Mais le manteau : pourvu que le cœur lâche avant ce long manteau de fourrure qui une fois refermé sur elle faisait tout disparaître. Le caddie, elle le récupérerait à la consigne une fois que tous les autres spectateurs seraient partis. Et encore, grâce à la bienveillance du personnel qui l'avait connue jadis quand elle était la reine des concerts payants. Ils la regarderaient s'éloigner vers les rues sombres. Ils la regardaient chaque fois, sans rien dire.

Quand la tourmente de notes des *Cyprès de la Villa d'Este* commença à se lever, elle voulut s'assurer que ses doutes étaient infondés. Cette impression que quelque chose avait lâché dans le manteau, un soutien moins ferme au niveau de l'épaule gauche. Le léger bruit de ses mains en train de longer la doublure de la manche était couvert par le piano. Elle l'avait si souvent écouté, et même joué, qu'elle ne manquait aucune note en

faisant cela. Mais il fallut tout le maintien de son excellente éducation pour ne pas crier dans de telles circonstances : une longue séparation entre deux pans de fourrure, de l'usure, pas réparable !

Alors, sachant qu'il ne restait, compte tenu du jeu preste du pianiste, que quatre minutes et demie avant la fin, elle se livra à fond aux émotions suscitées par cette œuvre, remontant vers ce que des années de pratique assidue avait fini par estomper. Elle frémissait comme elle avait eu frémi la première fois en écoutant Alfred Cortot la jouer devant elle et que ça avait décidé de tout, et même du pire. Elle ne pensait plus à sa carrière, à sa ruine banale, elle ne pensait plus. Elle était avec Liszt comme elle en avait rêvé tout au long de son ancienne vie. Ça paraissait si facile maintenant.

Son abandon ne la trahit pas. À la note antépénultième, son cœur lâcha, sans fracas, d'usure. Sa main gauche cessa de cramponner l'accoudeur, partait, ne lui appartenait plus... et de sentir les mains incroyablement douces de Liszt prendre ses délicats poignets et la conduire en silence au paradis.



La cigarette du matin

À deux pas du palais royal où il n'y a plus de roi depuis longtemps, Juan se réveille. Au centre du labyrinthe le charme l'a protégé du vent et de l'indiscrétion des gardiens.

La première cigarette, c'est *Zelda*. *Zelda* est un surnom pour penser à elle plus facilement. À cette brave dame il n'aurait jamais demandé son vrai nom. Et puis *Zelda* c'est une chanson qui lui paraissait étrange quand il était enfant.

Il est 9 h quand la grille s'ouvre. *Zelda* remonte les allées en angle droit et parvient enfin au centre du labyrinthe. Elle qui ne fume pas ouvre son paquet de Marlboro, retire la feuille d'aluminium et tend une cigarette à Juan, tête de brume juste sortie du duvet. Juan n'a jamais eu l'idée de réclamer autre chose même si elle a l'air de quelqu'un de bien installé. Comme il l'était lui-même avant, et il n'aurait alors pas aimé qu'on le jugeât en fonction de ses revenus. Un paquet, c'est pas grand-chose lui avait dit... qui ? Au diable le fâcheux ! Le ciel est bleu aujourd'hui. Il aime ce premier matin de printemps qui a la fraîcheur d'une belle journée.

En fumant, il discute avec elle. La fumée fait dans l'air des labyrinthes arrondis où leurs paroles semblent se perdre. Il ne s'est jamais plaint devant elle ; lui-même n'eût pas aimé qu'on se plaignît devant lui. Ils parlent de tout, de la crise bien sûr, comme on en parlerait si on pouvait la voir de loin. Il parle de la grande roseraie où il ira s'asseoir en plein soleil vers midi. Pour le moment il n'y a aucune fleur, aucune couleur. Il aime à scruter cette vie retenue.

Il se souvient combien ce fut dur de dormir dehors au début, c'était un mois de janvier. Les mois, c'est de la fumée maintenant, les mauvais souvenirs finiront bien par s'y perdre. Il profite du présent. De toute façon, tu n'as plus que ça, le présent, lui avait

dit... le même fâcheux.

Il pense que Zelda pense de telles choses et que, par courtoisie, parce que c'est toujours humiliant de s'entendre dire qu'on est un pauvre homme, elle évite le sujet. Et même si elle n'agit ainsi que par prudence égoïste, il accorde beaucoup de prix à cette distance toute bourgeoise qui demeure entre eux. Elle vient pour le plaisir de parler, c'est la plus élevée forme de considération. C'est un trésor qu'il protège, dans le cœur de son cœur. Un peu d'air traverse le jardin, la fumée qu'il vient d'expirer va dans la figure de Zelda. Elle tousse. Il s'excuse. Elle rit. Et pense que la fumée est bonne, qu'elle a traversé son cœur à lui avant d'entrer dans le sien. Ça ressemble à de bien vieilles choses mais elle ne retrouve pas lesquelles.

*L'auteur était à l'Institut français de Madrid
dans le cadre d'une mission Stendhal*

Éric Pistouley est né en 1961 en Gironde. Professeur de lettres et d'histoire-géographie dans un lycée professionnel. A publié *Une poétique du livre* (Temps qu'il fait, 2003), essai ; *Lettres de Ré* (Temps qu'il fait, 2004), roman épistolaire à une voix inspiré par la *Religieuse portugaise* ; *Maialen près des étoiles*, blquette (Atlantica, 2008), sous le nom de Per Ekain ; *Les tours de magie de Gérard Macé*, essai (Recours au poème éditeur, 2015). Chroniques littéraires régulières dans la revue numérique *Recours au poème*.